

ADLER, Aurélie et COUDREUSE, Anne (dir.), (2019) « Romanesque et écrits personnels : attraction, hybridation, résistance (XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) » in *Romanesques, Revue du Cercll / Roman & Romanesque*. Paris, Classiques Garnier, N°11, 292 pp., ISBN: 978-2-406-09279-7.

**Mots clés :** Romanesque; modèles littéraires; écritures de l'intime; mémoires; autobiographie; journal.

Après s'être interrogé dans ses publications précédentes sur le romanesque noir et la relation entre romanesque et ville dans le roman populaire, ce nouveau numéro de la revue du laboratoire de recherche du CERCLL de l'Université de Picardie Jules Verne décide d'examiner le romanesque dans les écrits personnels. Des mémoires antiques de Jules César à l'avènement de l'autofiction dans les années 1970, l'écriture de soi a parcouru bien du chemin. Toujours en vogue en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, l'écrit personnel instaure un « pacte autobiographique » avec le lecteur, qui, selon Lejeune, engage la vérité du propos raconté, s'opposant de ce fait au pacte de fiction propre au romanesque. À l'origine, cet adjectif désigne ce qui est relatif au roman, mais il s'est opéré au fil des siècles un glissement sémantique qui a propulsé la notion hors du contexte littéraire : esthétique controversée depuis ses débuts, on reproche au romanesque son caractère invraisemblable, stéréotypé, qui éloigne du réel, même si nombre d'auteurs y ont recours notamment pour sa force de séduction et sa dimension dramatique. Les écrits personnels dont nous allons parler aujourd'hui entretiennent des relations ambivalentes avec le romanesque, dans une tension faite d'attraction, d'hybridation et de résistance. Le présent ouvrage s'inscrit dans le sillage des réflexions sur le romanesque initiées par Jean-Marie Schaeffer ou encore Michel Murat. Relativement peu étudiées, les relations entre romanesque et écrit personnel ont tout de même été soulevées récemment par Adélaïde Cron et René Démoris. Cependant, la plupart des études se spécialisent sur un siècle ou un auteur en particulier, et peuvent renvoyer une idée souvent figée du romanesque alors que cette notion est résolument polymorphe : le numéro étudié rassemble douze contributions de chercheurs contemporains souhaitant enrichir les travaux précédemment cités au travers d'une analyse approfondie reposant sur un corpus plus varié et englobant une plus large période (du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle). Il prétend inspecter les trois grandes attitudes de l'écrit de soi face au romanesque, chaque volet suivant un ordre chronologique dans l'étude de ses auteurs : le premier explore le modèle romanesque comme modèle imposé ; le second s'attarde sur les tensions avec le romanesque, entre détour et esquive ; enfin, le dernier volet étudie le romanesque comme modèle revendiqué.

L'ouvrage présenté s'ouvre avec l'avant-propos d'Aurélie Adler et d'Anne Coudreuse, les deux chercheuses en ayant dirigé la publication. Elles y précisent la définition du romanesque, dressent une présentation générale des relations entre écrits personnels et romanesque, tout en s'inscrivant dans le sillage des recherches précédemment réalisées. Après avoir souligné l'originalité et l'intérêt de l'ouvrage dans le panorama actuel, s'ensuit la synthèse de chacune des contributions présentes

dans l'ouvrage. En guise d'introduction sur le sujet, les deux premiers travaux de la rubrique *varia* s'interrogent sur le romanesque : le premier, rédigé par Morgane Kieffer, reprend la discussion avec Franck Wagner s'exprimant dans un numéro de cette même revue publié en 2017. La chercheuse revient sur la définition du romanesque contemporain, en soulignant sa dimension fondamentalement architextuelle, entre héritage littéraire et imaginaire collectif. Une esthétique de la trace et de la marbrure s'y déploie, grâce aux références romanesques mobilisées par l'auteur, puis reconnues et actualisées par le lecteur. Kieffer soulève par ailleurs le problème posé par la segmentation typologique des rapports distincts au romanesque formulée par Dominique Viart, en proposant à la place une approche sémiologique plus souple. Elle nuance également les propos de Wagner sur l'idée fondatrice d'un rapport paradoxal au romanesque, préférant parler d'embrassement et de réticence. En fait, la chercheuse dévoile un nouveau paradigme du XXI<sup>e</sup> siècle : le lecteur d'aujourd'hui, contrairement aux avant-gardes du siècle dernier, noue un rapport complice avec le texte romanesque et ses rouages, et fait montre d'une croyance délibérée comme partie prenante de l'aventure romanesque. D'un autre côté, Carlo Arcuri s'intéresse à un grand théoricien du roman, Georg Lukács. L'article s'ouvre sur un extrait de Deleuze, qui, à l'aide de Spinoza, établit l'opposition entre éthologie et éthique. Arcuri lui superpose une autre distinction, celle instaurée par Lukács entre épos et roman dans sa *Théorie du roman*. Dans un premier temps, le chercheur analyse la préséance de l'éthique dans le roman, un éthos qui se transforme en éthologie au fur et à mesure qu'il se déplace vers l'épos. En fait, ce dernier constitue le seul genre aux yeux de Lukács dont la pratique totalisante est capable d'embrasser l'œuvre et son contexte, et de s'effacer progressivement au profit d'un monde objectif. Arcuri signale les auteurs dévoyés qui selon lui s'en éloignent par une vaine stylisation utopique, et mentionne au contraire les grands auteurs russes qui en sont pour lui la représentation la plus aboutie.

Le premier volet du dossier principal rend compte en premier lieu du romanesque comme modèle imposé, en explorant le genre des mémoires. Tout d'abord, Myriam Tsimbidy étudie le cas des *Mémoires* du Cardinal de Retz, ainsi que le jeu de tension qui s'opère entre factuel et romanesque. Il s'agit d'un texte hybride, posant le problème du brouillage des frontières entre vérité historique et pure affabulation. L'article s'attarde sur les différents procédés d'extrapolation, au sein d'un récit donné comme factuel – soit la transposition, la fabulation et la simulation – et qui font toute la saveur du récit pour le lecteur bienveillant et averti. Ce qui semblait opposé est en fait complémentaire et s'inscrit dans un entre-deux singulier, créant ainsi une factualité romanesque inédite. Adélaïde Cron de son côté, s'intéresse au rapport au romanesque chez Sophie de Hanovre et Marie Mancini. Dans un premier temps, ces deux auteures congédient sans ménagement le romanesque, prenant ainsi le contrepied des « dames romanesques » de l'époque, vivant leur vie comme un roman et transgressant de ce fait l'exigence de retenue propre aux femmes vertueuses. Dans le cas de Marie Mancini notamment, les mémoires apocryphes affabulatrices publiées sous son nom constituent un véritable « libelle » salissant son honneur : il est question pour elle de rétablir la vérité, répudiant le romanesque au nom de la morale et de l'éthique. Or, on assiste à un retour du romanesque refoulé, que ce soit à travers les aventures aux accents picaresques de l'enfance de Sophie, ou avec le récit des amours précieux de Louis XIV et Marie Mancini. Il s'avère finalement impossible de récuser totalement la romanisation dans l'écriture mémorialiste, pour ces deux

auteurs qui ne peuvent s'empêcher de se réinventer afin de faire connaître le roman de leur vie.

Après avoir considéré le modèle romanesque comme modèle imposé, l'ouvrage examine cette fois-ci un romanesque ambivalent, entre détour et esquive. Le premier article rédigé par Damien Crelier se penche sur *les Mémoires* de Saint-Simon, et offre une analyse à rebours de la tradition critique saint-simonienne qui a voulu lire dans l'œuvre une tentation romanesque du mémorialiste. Crelier de son côté décide de signaler la défiance de l'auteur face à un romanesque qu'il cherche à tout prix à éviter. D'une part, ce terme chez Saint-Simon comporte une acception « éthique » : elle renvoie au paradigme comportemental des individus dit « romanesques », décrits dans *les Mémoires* et profondément méprisés par l'auteur. Mais le romanesque renvoie avant tout au modèle narratif du roman, un genre facile et frivole esquivé par l'historiographe qui ne veut en rien entacher ce qu'il considère comme une écriture sérieuse de l'histoire. C'est également le cas des frères Goncourt quelques siècles plus tard, étudiés par Stéphanie Adjalian-Champeau, deux auteurs qui revendiquent la volonté de « tuer » le romanesque, en accord avec leur posture naturaliste. L'article analyse le *Journal* des deux frères, dans lequel sont consignées de nombreuses descriptions, anecdotes, ou encore conversations vécues par les Frères Goncourt et leur entourage, inestimable stock de matériaux épars riches de virtualités romanesques dont s'alimentent nombre des romans des écrivains, en particulier *Renée Maupérin*. Adjalian-Champeau prétend explorer les frontières floues entre le roman et le *Journal*, le rôle de texte matriciel de ce dernier, et surtout son rapport ambigu au romanesque. Leur recherche de vraisemblance et d'universalité suivant le modèle du romancier balzacien entre en tension avec le goût du singulier propre à la vocation d'artistes et de diaristes des deux frères. En fait, le refus du romanesque réside dans la forme, et le romanesque des Goncourt est avant tout intérieur, dans le dramatique de petits détails disparates et de vies peu éclatantes. En poursuivant notre enquête chronologique, nous arrivons au XX<sup>e</sup> siècle, avec deux contributions sur des auteures féminines. D'une part, Françoise Simonet-Tenant s'interroge sur la façon dont se sont articulés fiction romanesque et pulsion autobiographique dans l'itinéraire de Colette, et ce à travers l'étude de deux de ses romans, *La Vagabonde* et *La Naissance du jour*, étroitement liés par la même thématique romanesque, celle du renoncement amoureux. Le premier texte, *La Vagabonde* (1910), écrit sur le modèle du roman autobiographique du XIX<sup>e</sup>, est un roman sentimental qui assume son coefficient romanesque. Mais presque vingt ans après, *La Naissance du Jour* (1928) se situe davantage du côté de l'autofiction telle qu'elle est décrite par Doubrovsky. Le romanesque est évincé, car l'écrivaine prétend renouveler les modalités de l'écriture de soi en tendant vers une écriture essayiste qui s'interroge sur la condition féminine. Enfin, le second volet du dossier se clôturera sur l'analyse d'un récit de deuil, celui de la mère de Simone de Beauvoir décrite dans *Une mort très douce*. Anne Strasser relit le récit autobiographique sous l'angle du romanesque : elle y analyse les jeux de tensions et de temporalité avec le lecteur, mais aussi la conversion de la mère en un véritable personnage de roman. Cependant, la confrontation avec le romanesque a ses limites : elle est remise en question par la portée morale de l'œuvre de Beauvoir. En effet, le récit comporte une finalité axiologique pour la philosophe qui ressent la nécessité d'écrire pour apaiser sa douleur et aider son lecteur à surmonter l'épreuve de la mort.

Le dernier volet de notre dossier aborde le romanesque comme modèle revendiqué. Dans un premier temps, l'étude de Rousseau, précurseur dans l'écriture de l'intime, s'avère incontournable : Sylviane Albertan-Coppola s'attèle à l'analyse du fameux ouvrage autobiographique de ce dernier, *les Confessions*. Le registre romanesque y est clairement assumé par un auteur dont la sensibilité a été forgée par la lecture précoce de romans. Cet aspect ayant été largement balayé par la critique rousseauiste, la chercheuse décide de s'interroger plutôt sur la façon dont l'écriture autobiographique et l'écriture romanesque propres aux *Confessions* se croisent pour servir le projet philosophique de Rousseau. En effet, à travers l'étude d'une scène clé mêlant plusieurs registres du romanesque, Albertan-Coppola analyse comment l'auteur, s'interrogeant sur « l'enchaînement d'affections secrètes ayant forgé son caractère », se sert de son expérience personnelle pour déployer une réflexion philosophique sur l'inégalité des conditions sociales. De son côté, Catherine Mariette s'interroge sur *la Vie de Henry Brulard* de Stendhal. De par le pseudonyme utilisé, le récit autobiographique de Stendhal met en scène une construction romanesque de soi par laquelle l'auteur cherche à se connaître à la lumière de ce qu'il a vécu. Mariette décide d'examiner dans son article l'épisode fondateur du départ de Grenoble pour Paris en 1799. Le sens du mot « romanesque » oscille selon les époques de la vie racontées : d'un côté, il implique une distance ironique du narrateur face à la prise de conscience douloureuse du jeune provincial qui découvre l'expérience du monde, dans laquelle Paris est loin d'être à la hauteur de ses attentes romanesques. Mais d'autre part, Stendhal procède à une réactivation du romanesque : l'usage de la fiction ne sert pas tant de substitut pour échapper à cette expérience décevante, elle est surtout une incitation à vivre autrement, à penser une vie autre dans un juste équilibre entre « perception » et « sensation ». L'épisode traumatique de l'arrivée à Paris est en fait fondateur puisqu'il marque la naissance de l'écrivain qu'il a été, sortant de sa chrysalide romanesque pour devenir véritablement lui-même. Sylvie Loignon, quant à elle, inspecte le cas de Marguerite Duras, cette dernière se situant dans un rapport oblique face à l'entreprise autobiographique. À travers l'étude des trois romans du cycle dit « indochinois », *Un barrage contre le Pacifique* (1950), *L'Amant* (1984), *L'Amant de la Chine du Nord* (1991), la chercheuse analyse comment l'écrivaine joue des codes du romanesque et de ses topoï, dans un processus de fictionnalisation du vécu. Mais si le romanesque prétend réorganiser le récit chaotique d'une vie, il sous-tend un récit de soi dévasté, tout entier tendu vers la mort. On est face alors à un romanesque « catastrophé » selon l'auteure de l'article : dans l'œuvre durassienne, la vie ne s'écrit que lorsqu'il est « trop tard », et dès lors que la vie est écrite, le sujet est mis à mort. L'écriture de soi est ainsi prise dans une singulière ambivalence, puisqu'elle suppose une mise au tombeau nécessaire pour que naisse l'écrivaine, celle qui remplace la vie par l'écriture. Enfin, Laélia Véron clôt ce dernier volet du dossier par l'étude de deux écrits d'Annie Ernaux : *Passion Simple* et *Se Perdre* traitent du même thème de la passion, mais sur des modalités bien différentes. Le premier constitue un récit autobiographique analysant une histoire du passé et le second est un journal intime racontant une passion vécue au présent. Comment Ernaux articule-t-elle ces deux modalités d'écriture de l'intime avec l'étiquette « roman » et le topos romanesque de la passion? Si celui-ci s'inscrit pleinement dans la lignée culturelle de modèles romanesques, la narration prend également ses distances avec ces derniers qui servent parfois de figure repoussoir. En fait, l'écrivaine installe un jeu constant d'oscillations, entre rejet et redéfinition :

une nouvelle relation au romanesque s'ébauche, davantage du côté de la rêverie, un romanesque intime qui repousse les limites du romanesque traditionnel.

Comme il est de coutume dans la revue *Romanesques*, le dossier se termine par un entretien avec un auteur contemporain. Celui-ci est mené auprès de Grégoire Bouiller et réalisé par Anne Coudreuse, l'une des directrices d'ouvrage. L'écrivain interrogé affiche une expérience significative dans l'écriture de l'intime, notamment avec la publication de *Rapport sur moi* en 2002 ou encore *Le Dossier M* en 2017. La discussion balaie de nombreux sujets ayant trait au romanesque, qui n'est d'ailleurs pas l'apanage des livres selon Bouiller, puisqu'il est bien présent dans notre réalité comme système de représentations. En fait, l'écrivain s'intéresse au romanesque de notre propre existence, ayant lui-même vécu une vie tourmentée à la hauteur des plus grandes fictions romanesques. Si l'écriture révèle donc le roman qu'est la réalité, l'auteur refuse tout de même d'adopter la forme du roman, qui selon lui se situe toujours en-deçà de la réalité et de son imagination : il préfère inventer ses propres règles et redéfinir le pacte de lecture en créant un nouvel espace de liberté avec le genre du dossier notamment. L'écrivain interrogé justifie l'écriture de l'intime, car il souhaite parler de la réalité, et pour cela, il estime nécessaire de passer par le filtre de son expérience personnelle pour restituer la sensation du réel. De plus, Bouiller explique également son rapport avec de prestigieux modèles littéraires comme Rousseau, Perec ou Leiris : le lauréat du Prix de Flore 2002 ne se réclame d'aucune filiation littéraire, il ne souhaite que rendre hommage à des écrits qui ont laissé une trace en lui. Écrire, c'est pour lui découvrir ce qu'on l'on pense et le rendre visible à sa conscience. La citation suivante de Leiris résume ainsi tout le programme littéraire de l'auteur interviewé : « Ce qui justifie la littérature, c'est d'élucider certaines choses pour soi tout en les rendant communicables à autrui ».

L'ouvrage présenté dresse un panorama riche et varié d'auteurs, de formes (mémoires, autobiographie, journal) et d'époques. Il convient également de souligner la parfaite parité parmi les auteurs sélectionnés, puisque sur les dix articles du dossier principal, cinq sont écrits sur des auteures femmes et cinq sur des auteurs hommes, s'inscrivant de fait dans une approche résolument moderne et égalitaire. Surtout, la pluralité des lectures, à la fois historiques, philosophiques, littéraires ou encore théoriques, permet une vision représentative de l'ambivalence de la relation des écrits intimes avec le romanesque au cours de ces cinq derniers siècles, entre attraction, hybridation et résistance. La lecture de cet ouvrage ne requiert pas forcément une connaissance approfondie des œuvres citées, puisque beaucoup de passages développent des extraits précis des textes étudiés. Elle s'adresse donc à tous les chercheurs et enseignants qui souhaitent approfondir la question de la relation entre romanesque et écrits personnels. De plus, l'entretien final de l'écrivain contemporain Grégoire Bouiller constitue une véritable invitation à la recherche, ouvrant la voie à de nouvelles études sur le romanesque des écrits de l'intime dans la littérature d'aujourd'hui.

Laura Bourgade  
Universidad Autónoma de Madrid  
laura.bourgade@estudiante.uam.es